N° 123
2,50€
Juillet-Septembre
2019

La Page

DU 14E ARRONDISSEMENT

Tous aux jardins

MAL-VOYANTS
Des associations pour les accompagner. ➤ P.2

SAINT-JOSEPH
La cité hospitalière en observation. ➤ P.3

SALON DE LA CÉRAMIQUE
Il s'appelle désormais C14-Paris. ➤ P.6

BERTRAND BELLON
De la science aux Beaux-Arts. ➤ P.7

© Bertrand Bellon

ADIEU FRANÇOIS
Indépendance d'esprit et plume alerte, il manquera aux lecteurs. ➤ P.7

© Françoise Cochet

Nombreux dans le 14e, certains jardins sont méconnus, voire cachés, d'autres se transforment ou se renouvellent pour mieux respecter la biodiversité. Pour cultiver votre parcelle ou pour profiter des plantations des autres, pour pique-niquer sous les pommiers ou rêver près de la nouvelle mare du square du serment de Koufra, rendez-vous dans les jardins d'été. ➤ (SUITE P.4-5)

Élections européennes

● Peu européennes et mal organisées.

Les résultats du 14e ne se différencient guère de ceux de Paris : une forte poussée des écologistes (20,65% pour Yannick Jadot et 1,7% pour Europe Écologie de Dominique Bourg), une faible présence du Rassemblement national (7,35%), un score stable pour LREM (32,4%), 4,98% pour la France insoumise, 8,90% pour Envie d'Europe (PS et Place publique) et 5,24% pour le Printemps européen (Benoît Hamon); un score en baisse (8,08%) pour l'Union de la Droite et du Centre (François-Xavier. Bellamy).

Par ailleurs, 21 listes sur 34 obtiennent moins de 1% des votes exprimés. Il se confirme également la diversité du 14e si l'on compare les bureaux de vote entre le Sud de l'arrondissement et ceux proches de la mairie. Les taux de participation (votants/inscrits) sont de l'ordre de 18% au Sud et 62% près de la mairie; le Rassemblement national obtient environ 18% au Sud, contre 4,37% près de la mairie. Avec l'éternelle question : vote-t-on pour l'Europe ou pour donner son opinion sur la politique nationale (environ 50% selon les sondages)?

Faut-il incriminer le face-à-face imposé ou l'organisation calamiteuse de la campagne officielle sur les chaînes publiques de télévision qui nous a fourni une série de monologues et très peu de débats maîtrisés, semblant oublier que la démocratie exige justement des débats où les candidats peuvent exprimer clairement leurs opinions?

Dominique Gentil

Promenade de santé

● Visite commentée dans les espaces verts de la cité hospitalière Paris-Saint-Joseph.

Depuis 35 ans, Lionel Laurent, responsable des espaces verts, prend soin du vaste domaine constitué par les parterres, jardins et parcs de la cité hospitalière. Au sortir de l'accueil du 185, rue Raymond-Losserand, la plateforme au premier étage prend des allures de village. Au centre, la chapelle, sa place et son café. Les galeries qui relient les différentes unités de soin en constituent les rues. Mon guide raconte : « Il y avait déjà beaucoup d'arbres entre chaque pavillon : marronniers, érables, tilleuls. Aujourd'hui, il y en a environ 300. Lors des travaux d'agrandissement, on a ajouté de nouvelles essences ». Entre les anciens bâtiments de brique des patios constituent autant de puits de lumière ouverts sur un décor végétal différent. Derrière l'église, le potager géré par le personnel. Puis, derrière le bâtiment central, tout blanc, de la maternité de Notre-Dame-de-Bon-Secours, une terrasse surplombe un véritable verger. « Il a été créé il y a huit ans. On a fait appel à l'agence de paysagistes Péna&Péna, concepteurs du jardin Atlantique, sur la dalle de la gare Montparnasse (cf. *La Page* n° 116). L'idée était dans l'air du temps ». Sur tiges ou conduits en espaliers, pommiers, poiriers, cerisiers, amandiers… couvrent une pente préexistante. « J'ai tellement de plaisir à connaître le nom des arbres quand je me promène, au jardin des Plantes par exemple, que j'ai fait inscrire leur nom et leur origine. Les fruits ne sont pas traités. Ils sont laissés à la disposition des visiteurs. Malheureusement beaucoup sont cueillis avant maturité. Des branches des abricotiers ont été cassées », regrette-t-il, avant de reprendre avec le sourire : « Aux beaux jours, le verger est surtout investi par une cinquantaine de soignants pour une pause ou un pique-nique. L'endroit est vraiment calme ! » Un peu plus loin un parking dédié aux ambulances. « Il y a plus de rotations depuis le raccourcissement des séjours. Mais ici est prévu un Jardin du Souvenir, ainsi nommé car on est à proximité de la chambre mortuaire. L'idée directrice de l'aménagement est que, d'où que l'on regarde, la vue soit agréable. Aucun espace ne doit être dévalorisé ! ». À droite, on redescend vers un autre parking. « Celui-là aussi doit disparaître : ce sera le Jardin de Marie, avec des rosiers autour d'une statue de la Vierge ». ➤ (SUITE P.5)

MEP_123_BAT.indd 1 15/06/2019 21:10

Les mal-voyants dans nos quartiers

Le comité Valentin Haüy avec les aveugles et les malvoyants

Philippe Paugam, aveugle, président du comité Valentin Haüy Paris/Île de France et Bruno Grêlé, son adjoint, nous accueillent au 3, rue Jacquier. Ils nous parlent de leur centre et de l'association Valentin Haüy (AVH) qui fête ses 130 ans.

Après une crise nationale de AVH, en 2017, Philippe Paugam prend la présidence du comité, secondé par Bruno Grêlé, ils définissent un nouveau projet associatif. Deux ans après, l'effort de rénovation porte ses fruits.

Le comité local de la rue Jacquier est l'un des 120 centres existant en France, le seul à Paris qui coordonne son action sur l'Île-de-France avec trois autres structures semblables (Versailles , Sceaux et Vincennes). Ils dépendent tous du siège social national de l'AVH. IIs ont pour objectif d'assurer un accueil de proximité pour les personnes déficientes visuelles dont le nombre s'accroit avec l'espérance de vie ; la dégénérescence maculaire liée à l'âge (DMLA) représente la première cause de malvoyance chez les personnes de plus de 50 ans, près d'un quart des personnes de plus de 75 ans sont atteintes de malvoyance.

Autonomie

«Autonomie», maître mot des bénévoles et des encadrants de la rue Jacquier, nous résume l'objectif de leur mission : agir pour que chaque malvoyant devienne et reste autonome le plus longtemps possible. Que l'on soit aveugle de naissance, malvoyant aguerri ou en train de le devenir, les besoins seront différents mais toujours centrés sur cet objectif. Au comité Valentin Haüy (CVH) une équipe, dont 200 bénévoles voyants ou non, soutient, forme et accompagne les personnes déficientes visuelles pour une intégration dans la vie sociale et professionnelle. Pour une autonomie maximale, il faut un environnement adapté qui devra être maîtrisé par des techniques de compensation. Préserver ou former à l'autonomie les déficients visuels c'est leur garantir une place entière dans notre société.

Les tâches sont multiples : accueil et orientation – accompagnement à la vie sociale – cours de locomotion, de braille, d'informatique et d'utilisation des nouvelles technologies – initiation artistique et sportive, sorties culturelles.

Locomotion et communication

Perdre la vue implique d'apprendre à se déplacer, une instructrice spécialisée donne des cours dont l'association parvient à réduire le coût pour la personne, grâce à ses donateurs et au soutien de la Caisse régionale d'assurance maladie. Elle accompagne le malvoyant dans ses parcours quotidiens, aussi longtemps que nécessaire, mais encore faut-il que celui-ci accepte de prendre une canne, certains refusent alors de sortir de chez eux.

Le budget du CVH s'élève à 500 000 €, dont 350 000 € financés par la fondation Valentin Haüy, le reste, pour partie par la Caisse régionale d'assurance maladie d'Île-de-France, et pour une autre par des dons et des revenus de service. Le comité emploie huit salariés et fait appel à cinq prestataires extérieurs. Le professeur de gymnastique et les deux maîtres nageurs sont employés par le groupement d'employeurs sports et loisirs. Une assistante sociale de l'AVH est régulièrement présente.

Lutter contre l'isolement, c'est communiquer. Les techniques numériques permettent maintenant de ne pas être coupé du monde, des cours sensibilisent aux fonctions de vocalisation (à l'utilisation par exemple de la synthèse «voice over» sur Mac), à l'usage des smartphones, des tablettes et des ordinateurs. Une vingtaine de formateurs bénévoles disposent de dix cabines équipées de matériels adaptés pour une initiation basique, des formations spécifiques… ou l'approche de divers nouveaux outils.

Épanouissement personnel

Toutes les activités créent des liens sociaux, d'autant que 30 % des personnes déficientes visuelles seraient au chômage. Vaincre l'isolement c'est prendre part aux activités : cours de langues (anglais, espagnol), cercle de lecture, jeux de société. C'est développer son potentiel gestuel et artistique à l'atelier de sculpture, de vannerie ou de tricot ; nous avons pu admirer les œuvres lors des portes ouvertes. Qui pourrait penser que les auteurs sont mal-voyants ? Un exemple stupéfiant : un pull over, avec des torsades, tricoté à la main… et dans cet atelier les conversations vont bon train, les mailles et les aiguilles n'excluent pas les discussions. Des sorties culturelles, des randonnées découverte de la nature dans les jardins parisiens, favorisent les échanges et le soutien mutuel : 30 par trimestre environ où chaque malvoyant est accompagné par un bénévole voyant. Et puis le sport ? AVH est membre de la Fédération française handisport. Une équipe féminine et une masculine de torball* s'engagent dans des compétitions nationales et internationales, de même pour trois équipes de cécifoot (football adapté). Plus modestement, il est régulièrement proposé des séances de gymnastique, de yoga et de réflexologie, de pétanque avec son cochonnet à grelot, de piscine sous le contrôle de maîtres nageurs…

© Damien Amiard

Philippe Paugam et Bruno Grêlé sont fiers de présenter le comité Valentin Haüy et les 200 bénévoles, tous formés, qui les accompagnent. Plus de 600 personnes en déficit visuel (dont 200 habitants du 14e) fréquentent les locaux de la rue Jacquier, mais, sachant que si notre pays compte, comme tout autre pays occidental, 2 % de personnes aveugles ou très mal voyantes, il y en aurait près de 45 000 à Paris, il reste beaucoup à faire…

Janine Thibault

*Torball : sport collectif d'opposition se jouant avec deux équipes de trois, dédié aux personnes déficientes visuelles et ouvert aux valides. L'objectif est d'envoyer à la main un ballon sonore dans le but de l'équipe adverse sous trois ficelles centrales, de protéger son but des tirs adverses.

L'association Valentin Haüy(1)

Valentin Haüy, premier instituteur des aveugles, crée l'institution royale des jeunes aveugles en 1785 qui existe toujours sous le nom d'institut national des jeunes aveugles (Inja)(2). Nous sommes à la fin du règne de Louis XVI et jusque là les aveugles mendiaient à la sortie des églises, ils faisaient partie des exclus de la société. Alors que Louis Braille (*La Page* n°122) voit son système de codification reconnu dans le monde entier, de grands progrès sont réalisés dans l'éducation des jeunes aveugles. Cependant, un ancien élève de l'Inja devenu professeur de musique dans l'établissement, Maurice de la Sizeranne, déplore l'absence de toute information qui leur donnerait les moyens de mener une vie normale. Il crée la première imprimerie braille, la première bibliothèque braille, les premiers ateliers de travail adapté et fonde l'association Valentin Haüy en 1889. Durant 28 ans de mandat comme secrétaire général de l'association, il se consacre à l'insertion sociale et culturelle des personnes aveugles ou malvoyantes et met en place les conditions d'une réelle autonomie sociale et professionnelle.

L'AVH emploie 550 salariés dont 20 % de handicapés visuels. En France, on compte près de 3 500 bénévoles. Les financements de cette grande entreprise proviennent de dons.

(1) Siège social 5, rue Duroc – 75007 Paris
(2) 56, boulevard des Invalides – 75007 Paris

Je m'abonne à *La Page*

❒ pour 4 numéros (1 an) 9 €
❒ pour 8 numéros (2 ans) 16 €
❒ étudiant, chômeur (sur justificatif) : 8 €
❒ Je soutiens *La Page* en m'abonnant à 20 € ou plus (8 numéros).

Chèque à l'ordre de L'Équip'Page.
Bulletin à découper ou recopier sur papier libre et à renvoyer par la poste au 6, rue de l'Eure, 75014 Paris.

Nom et Prénom .....
Adresse .....
Email ou téléphone .....
Date .....

Institut d'éducation sensorielle

Muriel Mangin, directrice et Valérie Veyron, chef de service éducatif, nous reçoivent à l'Institut d'éducation sensorielle (Ides) au 88, avenue Denfert-Rochereau, lieu d'accueil de jeunes déficients visuels, nous voilà au milieu des enfants !

Pour les trouver, il faut repérer la porte d'entrée confondue avec les limites d'un énorme chantier de construction, franchir les dédales d'une allée dédiée aux piétons mais jonchée de pierres et d'anfractuosités. Au fond, parmi cavités et murs à peine structurés, au milieu du bruit des engins, nous découvrons l'immeuble de l'Ides. L'accueil est chaleureux, des enfants déambulent avec prudence dans le couloir. La structure, créée en 1850 par une congrégation religieuse, est un établissement médico-social, laïc, agréée par l'Agence régionale de santé, financé par la Sécurité sociale et géré par l'association œuvre d'avenir. Il dispose de 68 places, pour enfants et adolescents de 3 à 20 ans, déficients visuels pouvant présenter des troubles comportementaux et/ou des handicaps associés. L'encadrement est assuré par 57 personnes dont 14 à temps partiel.

68 histoires de vies différentes

La déficience visuelle, pouvant être reliée à d'autres handicaps, rend les parcours compliqués.

Après notification par la Maison départementale des Personnes Handicapées, entretiens avec la direction et les médecins de l'Ides, une période d'observation, les jeunes et leurs familles se voient proposer un projet personnalisé qui sera évalué et remis en question chaque année. Les objectifs visés sont essentiellement l'épanouissement de l'enfant, son autonomie et sa scolarisation. Les jeunes accueillis ont tous un retard scolaire qui nécessite une adaptation des programmes «éducation nationale» tant au niveau du rythme que des contenus.

Un groupe peut être à dominante pédagogique ou éducative, en fonction des besoins. Il est constitué d'environ huit élèves. Selon les cas, l'effectif est pris en totalité, par moitié et parfois en individuel. La position d'apprenant dans un contexte de groupe reste toutefois souhaitable.

La prise en compte des situations de troubles associés, moteurs, sociaux, comportementaux, psychologiques se fait au travers de projets éducatifs et rééducatifs. Les éducateurs spécialisés, développent la connaissance de soi par le biais d'expérimentations, ils assurent l'éveil sur l'environnement et la société. Parfois pour répondre aux besoins des enfants, l'Ides fait appel à des partenaires et met en place des parcours croisés : un enfant de 9 ans, non-voyant, présentant des troubles autistiques, est accueilli en hôpital de jour de banlieue, trois fois par semaine, un adolescent de 14 ans part deux fois par semaine en institut thérapeutique et pédagogique.

La vie au centre

Les jeunes fréquentent le centre de 8h à 16h30 du lundi au vendredi. Ils arrivent en taxi ou de manière autonome, leur transport étant pris en charge. Le mercredi après-midi, les éducateurs proposent des activités manuelles, informatiques, musicales, théâtrales, sportives…

Huit enfants de 3 à 7 ans fréquentent le jardin d'enfants, ils ont en général de gros retards de développement : ils peuvent avoir 3 ans et se comporter comme un bébé de 18 mois, présenter des troubles de la relation…. Un emploi du temps très structuré leur donne un rituel. Ils sont encadrés par des enseignants et des éducateurs mais aussi des ergothérapeutes, des psychomotriciens...

Les plus grands vont en section de première formation professionnelle, de niveau primaire à la première année de Cap. Afin d'acquérir une autonomie dans la vie quotidienne, tous ceux qui en ont la capacité se forment à l'apprentissage du traitement de textes sur des ordinateurs avec ou sans adaptation. Outre l'approche scolaire, certains apprennent le braille, si leur déficience ou leurs troubles associés le permettent. Environ la moitié de l'effectif des jeunes est brailliste.

Les professionnels sont de formations variées, outre ceux déjà cités : orthoptiste, instructeur de locomotion, psychologue, médecins, avéjiste(1)… Tous sont importants dans la préparation de la vie d'adulte de ces enfants.

Nous ne tairons pas le rôle de trois chiens de compagnie formés par handichien, financés grâce à des dons. Ils sont de véritables assistants, capables de ramasser un objet, ouvrir une porte… Grâce à la relation d'aide par la médiation animale (Rama), leur intervention auprès des enfants peut modifier leur comportement, leur apporter bien-être et douceur. Ces trois chiens vivent chez Agnès, l'une des éducatrices.

À l'Ides, on ne se limite pas, on s'engage aussi dans la solidarité : en partenariat avec «bouchons d'amour»(2), à l'initiative d'Agnès, les enfants aidés par leurs encadrants ont collecté puis trié des milliers de bouchons en plastique pour récolter des fonds et offrir un chien d'assistance à Marine, mal-voyante de 20 ans, sur fauteuil, le 16 mars à la mairie du 14e. Bel apprentissage pour ces jeunes !

Janine Thibault

(1) Avéjiste : Aide à l'activité de vie journalière, par exemple comment faire cuire un œuf, manier une fermeture éclair…

(2) Association collectant les bouchons en plastique pour les revendre ; l'argent issu de la vente est reversé intégralement et sert à acheter du matériel pour des personnes handicapées.

© Céline Piton

Toilettage du chien par les enfants.

MEP_123_BAT.indd 2 15/06/2019 21:10

Le 14e contre l'exclusion

● La deuxième nuit de la solidarité parisienne informe sur la situation des personnes à la rue.

Témoignage poignant d'un homme : « J'avais un travail qui me plaisait, ma femme aussi mais notre fils est mort d'une overdose, on n'avait rien vu, alors est venu le temps de la culpabilisation, du reproche à l'autre, de la dépression, chacun la sienne. Je n'y arrivais plus au travail, j'ai été licencié, j'étais devenu invivable, notre couple a explosé, j'ai laissé l'appartement à ma femme qui ne me supportait plus et moi je suis à la rue depuis quatre ans, je n'aurais jamais imaginé tomber aussi bas »

À l'occasion de la deuxième nuit de la solidarité à Paris, *La Page* a rencontré Nicolas Liébault, maire adjoint en charge de la lutte contre l'exclusion et de l'hébergement d'urgence.

Le recensement des personnes à la rue s'est déroulé en février 2019 sur trois types de lieux : la rue, les lieux publics (Sncf, Ratp), les bois et squares ouverts. 25 à 30 équipes de 4 ou 5 citoyens volontaires ont maraudé dans des micros quartiers du 14e munis de questionnaires anonymes proposés aux personnes rencontrées. Ce questionnaire reprenait des éléments factuels d'état civil ainsi que les revenus, aides sociales, connaissance du 115, soutien par un travailleur social, existence d'un emploi, prise en charge médicale, personne isolée ou en groupe. Seules les personnes effectivement sans abri ont été recensées, les personnes « mendiantes » présentes la journée en étaient exclues sauf à être sans abri de nuit.

Un bilan attristant

3 622 personnes (12 % de femmes) ont été décomptées dans Paris dont 76 dans le 14e. À titre de comparaison, 326 personnes ont été recensées dans le 19e arrondissement et 486 dans le 18e. 50% d'entre elles sont à la rue depuis plus d'un an. Quatre sur dix ont entre 40 et 54 ans ; un tiers sont suivis par des travailleurs sociaux.

À Paris, on trouve globalement davantage de personnes vivant en groupe. En France, 566 personnes sont mortes dans la rue en 2018, à 48 ans en moyenne, contre 82 ans pour le reste de la population. Un SDF « habitant » de Pernety est mort récemment. Un hommage lui a été rendu par les habitants du quartier.

Les logements parisiens souvent inaccessibles

140 000 demandeurs dont 78 % éligibles au Prêt locatif aidé d'intégration, un manque criant de logements sociaux (selon l'Insee, à Paris 300 000 logements vacants a priori réquisitionnables par la préfecture ne le sont pas dans les faits), des loyers non accessibles aux petits revenus (+ 50 % en 10 ans) sans parler de la baisse des aides personnalisées au logement rendent l'habitat impossible pour certains et mènent à l'expulsion pour d'autres. Le coût des conséquences du « vivre à la rue » est particulièrement élevé pour la collectivité, peut-être faudrait-il revoir la stratégie globale de prévention.

Des dispositifs variés d'aide aux sans abris

On compte plusieurs centres d'hébergement d'urgence dans l'arrondissement.

Un centre Lit Halte Loi Santé de 31 lits rue de Ridder. Une Antenne de premier accueil social et d'orientation (Apaso) rue Didot, réservée aux jeunes filles, est gérée par la Croix-Rouge. Un « lieu de mise à l'abri » d'une trentaine de lits 66, rue des Plantes pour les familles avec enfants ou femmes seules a pris en charge 7 800 personnes dont 4 200 enfants en 2018. L'association Aurore gère 250 places à Saint-Vincent-de-Paul. À l'Observatoire, le centre Georges Sand du secours catholique, accueille des jeunes. Enfin un nouveau centre d'hébergement d'Emmaüs doit bientôt ouvrir Porte d'Orléans sur le lieu d'occupation temporaire prévu à l'emplacement de l'ancien garage Citroën ainsi qu'un autre dans l'ancien musée Jean Moulin (Armée du salut). Des maraudes associatives, notamment avec le busabri des Enfants du canal (*La Page* n° 121) ou paroissiales interviennent plusieurs fois par semaine à la rencontre des sans abri avec l'appui de travailleurs sociaux.

Pour tous les hébergements, le 115 est le seul interlocuteur qui recense et met à disposition les places vacantes. Cependant deux-tiers des personnes sans abri n'y font jamais appel. L'Espace Solidarité Insertion du centre social de la Ville de Paris ou le Carillon offrent douches, coiffure, casiers et permanences médicales… Des associations citoyennes comme Montparnasse-Rencontres proposent des domiciliations administratives, des colis alimentaires et participent à l'opération « hiver solidaire ».

Un projet retenu au budget participatif « local bagagerie et accueil de jour » est en cours de réalisation, on recherche un lieu. Les élus travaillent en étroite coordination avec les services de la propreté, le commissariat de police, les maraudes, et l'hôpital Ste Anne pour former une cellule de veille sociale active. Un réseau solidarité mène des projets transversaux tels que l'hygiène intime des femmes ou la santé mentale en relation avec les associations.

© Brigitte Solliers

Le quartier Pernety rend hommage à Andreï Forrai.

La mairie du 14e est présente à la commission de prévention des expulsions locatives. En 2018, Paris a créé 2 500 places d'hébergement supplémentaires mais les besoins persistent, la demande étant toujours plus importante. Prochainement, un livret d'adresses utiles sera réédité et mis à disposition des personnes dans la rue et des associations.

Un pacte parisien de lutte contre l'exclusion

L'ensemble des acteurs réunis dans une démarche partenariale : Ville de Paris, Préfecture de Région, Préfecture de police de Paris, Agence régionale de santé, APHP, Fnars, Fondation agir contre l'exclusion, Sncf, Ratp, Edf, Pôle Emploi, Caf, Cpam sont engagés autour de trois axes d'accompagnement : prévenir les situations d'exclusion, intervenir plus efficacement auprès des personnes en situation de vulnérabilité et les insérer durablement.

L'analyse des résultats du recensement n'est pas terminée. Au delà du constat, des mesures devraient être prises, notamment la promesse d'une fabrique de la solidarité qui sera une porte d'entrée pour les Parisiens désireux de s'engager ou de changer de regard sur les personnes sans-abri.

Chantal Bauchetet

Ne tirez plus sur l'hôpital

● L'hôpital Saint-Joseph ausculté de fond en comble.

La préface de ce livre est alarmiste et pourtant... Minou Azoulai, journaliste, a souhaité se faire sa propre opinion et se confronter à l'univers hospitalier. Cette auteure a demandé à s'immerger dans cet hôpital du 14e, situé rue Raymond-Losserand. Construit en 1878, il regroupe maintenant entre autres les établissements Notre-Dame-de-Bon-Secours et Saint-Michel, la clinique Arago, le centre de santé Marie-Thérèse et l'hôpital Léopold-Bellan (cf. n° 98 et 108 de *La Page*). Ce groupe hospitalier a un statut spécifique puisqu'il est privé à but non lucratif, établissement privé d'intérêt collectif. Il est administré par la Fondation hôpital Saint-Joseph et pratique des tarifs conventionnés sans dépassements d'honoraires.

Pendant quatre mois, M. Azoulai a parcouru les services, puis les lieux de rencontre comme la cafétéria, des lieux moins exposés comme les sous-sols ou les cuisines. De réunions de concertation en consultations, opérations ou pauses de soignants, ou entretiens personnels de patients, elle a recueilli sans filtre, sans complaisance mais avec bienveillance et parfois humour, les différents points de vue des protagonistes sur leur expérience quotidienne ou non, ainsi que sur l'organisation de l'hôpital et plus largement du système de santé. Des histoires personnelles étayent et illustrent ces propos. Elle n'oublie personne, pas même les bénévoles qui accompagnent certaines personnes seules et l'aumônier salarié de l'hôpital. Ainsi, toutes les nuances apportées par l'auteure se justifient.

Une déshumanisation ressentie fortement mais ...

Au fil de ses rencontres, elle se rend compte qu'effectivement l'évolution du système de santé a abouti à une déshumanisation de la médecine (l'ambulatoire y participe) puis à un découragement des soignants par un diktat de la rentabilité, une logique administrative envahissante et une cadence infernale couronnés par un manque de reconnaissance des efforts fournis et un stress des patients.

Néanmoins, c'est avec émotion qu'au gré du récit, les soignants dévoilent que leur vocation, foi en ce métier et altruisme font toujours partie de leurs préoccupations et qu'ils souffrent de ne pas pouvoir l'exercer dans de meilleures conditions. Les cris des soignants qui essaient d'alerter les pouvoirs publics sont-ils entendus par les autres protagonistes comme la direction de l'établissement et son administration ?

L'hypertrophie du personnel administratif (y compris les médecins de la Sécurité sociale qui régulent tout) semble faire partie du cœur du malaise. La paperasserie et le numérique sont deux effets collatéraux assez désastreux. L'intention de gérer l'hôpital comme une entreprise n'est pas acceptée et comprise par les soignants et les patients. M. Azoulai ne se prive d'ailleurs pas de citer un chirurgien qui s'insurge contre cette idée « on ne vend pas des bagnoles » ! Un autre ne mâche pas ses mots non plus « l'argent rend cynique, pas la technologie ». Il en va de notre santé à tous !

...« le meilleur système de santé au monde »

Mais l'on retrouve bien sûr les points positifs, distillés tout au long du récit, qui concernent justement les avancées technologiques – tels les robots utilisés en chirurgie – mais aussi certaines économies reconnues comme évidemment nécessaires par les soignants, des organisations « plus pertinentes », notamment aux urgences. Des chefs de services toujours joignables, « contrairement à ce qui se passe à l'Assistance publique, où se multiplient les intermédiaires et les hiérarchies ».

Elle rapporte également que nous avons « le meilleur système de santé ». L'intervention des soignants ou patients ayant expérimenté d'autres systèmes dans d'autres contrées illustre cette constatation.

Les patients « usagers »

Sont évoqués également les nouveaux usages des patients vis-à-vis de la médecine. L'évolution de la société se ressent aussi au niveau de la santé. Les angoisses de plus en plus nombreuses des patients, dues au stress ambiant, qui se sentent abandonnés (quelque fois par la médecine de ville), les amènent à aborder les soignants avec moins de retenue qu'il y a une trentaine d'années. Ils ont des exigences croissantes ! Ils semblent devenus des « usagers ». La consommation actuelle s'accélère mais quid par exemple de leur rapport au temps concernant leur santé ? La lecture de ce livre nous met en face de nos responsabilités à tous car une société est multiple et chacun de ses éléments a son rôle à jouer. L'ouvrage de Minou Azoulai est à lire avec attention pour comprendre à quel point nous avons besoin de sauver notre système de santé.

En espérant que les pouvoirs publics utiliseront leur intelligence au service de la société et comme l'écrit Michel Cymes dans la préface, « le temps de la réanimation a démarré ».

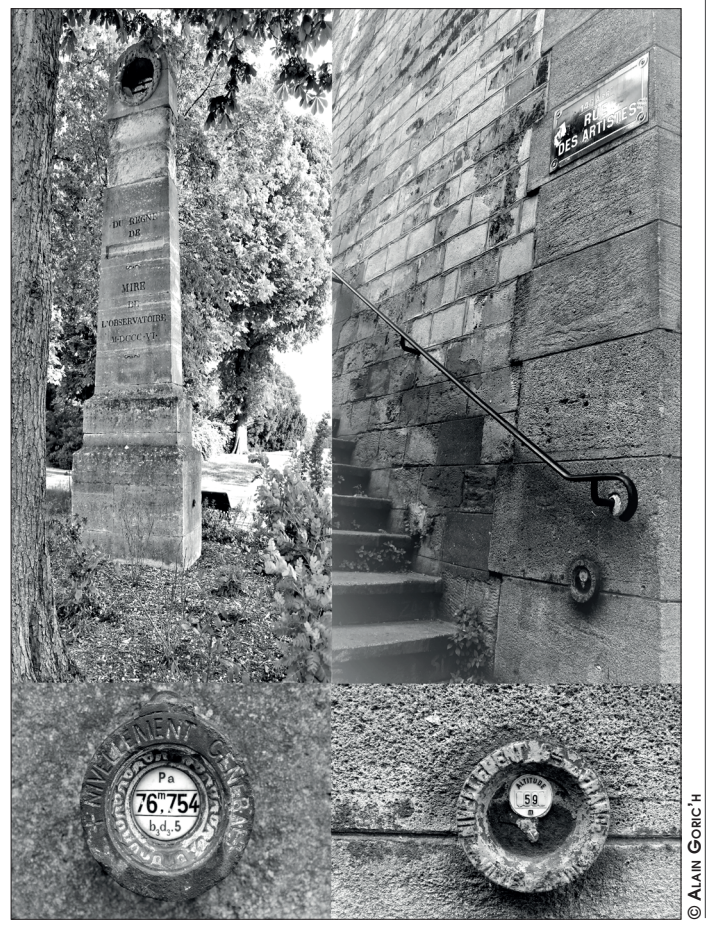
Emmanuelle Salustro

Ne tirez plus sur l'hôpital. La vraie vie des soignants et des patients, éd. Hugo New Life, Paris, 2019.

D'Alésia à Montsouris

Avant qu'ils ne disparaissent complètement, jetons un œil sur ces repères d'altitude que les urbanistes avaient fait sceller au pied d'immeubles neufs à la fin du XIXe siècle, quand une fièvre de construction s'empara de la capitale. En saillie à une quarantaine de centimètres du sol, ces petites collerettes en fonte marquées « Nivellement général » abritaient dans le meilleur des cas une pastille claire indiquant l'altitude précise du lieu (calculée par rapport au niveau moyen de la mer à Marseille). De ces pastilles il n'en subsiste guère, mais on peut en retrouver en montant au parc Montsouris, point culminant de toute la rive gauche. Partant du coin de l'avenue René-Coty et de la rue d'Alésia, au pied de l'escalier menant à la rue des Artistes, on se situe à 59 m. Allant vers le parc, on relève au passage 60 m en contrebas de la rue de l'Aude, puis 62 m à l'aplomb de la rue Saint-Yves, pour atteindre 65 m au 25 de l'avenue Reille. Enfin, tout en haut du parc, la Mire du sud affiche 76,754 m. Pour mémoire, l'île de la Cité (2, rue de la Cité) ne s'élève qu'à 36 m, quand Montmartre culmine à 128 m.

Jean-Louis Bourgeon



© Alain Goric'h

MEP_123_BAT.indd 3 15/06/2019 21:10

Du nouveau au square du Serment de Koufra

Un paradis de rêve durable.

© Brigitte Solliers

Le plan biodiversité de 2018-2024 s'applique à ce square, 2,75 ha, au sud-est de la Porte d'Orléans. L'existant consiste en une flore variée avec zones d'herbes et fleurs sauvages, côté station de bus, et culture traditionnelle de plate-bandes, arbustes en massifs, et arbres de taille et d'espèces variées, comme les fromentodendrons aux fleurs jaunes. Des audits réguliers en biodiversité ont lieu pour tenir les objectifs : pas de pesticides, recyclage des déchets, réduction de la consommation en eau et protection des sols. Un jardin partagé associatif l'Oasis de Koufra existe depuis 2017, et un rucher depuis avril 2019 (cf. ci-contre). Au printemps 2019, cerise sur le gâteau, une mare artificielle de 80 m² a été creusée puis mise en eau ; la phase délicate des plantations de l'environnement aquatique va commencer. Cet aménagement a des visées pédagogiques et l'objectif de satisfaire le goût du public.

Voir la mare « biodiversité » et la comprendre

Un plan dessiné par G. Sanson, chef d'atelier, indique où chaque végétal est planté : en faible profondeur, ou bien en bord de berges (salicaires). Son équipe a creusé la fosse de la mare. Une entreprise privée spécialisée a installé le chemin et le pont. À cette occasion, trois jardiniers de l'atelier du square ont été formés à la technique du platelage. Une étape délicate a été le modelé du terrain, avec répartition de la terre. Rochers et galets ont déjà été installés à l'aide d'un chargeur prêté par le parc Montsouris. La pelouse et végétaux alentour seront arrosés par un système automatique. Une clôture en bois et câbles spécifiques sera posée pour décourager les intrusions. L'Agence d'écologie urbaine (AEU) fournira des panneaux d'information sur les mécanismes de l'écosystème. La ville de Paris veille à la partie pédagogique.

Composition paysagère accessible à tous

G. Sanson, après avoir travaillé dix-huit ans au centre horticole de Rungis, a repris le chantier lancé par son prédécesseur. Le chemin de platelage installé est un plancher posé sur du sable, équipé de lignes « chasse-roues » pour guider poussettes et fauteuils roulants. Puis, un belvédère sera érigé pour permettre de mieux observer l'écosystème. G. Sanson est le seul auteur de la composition paysagère. Il a mis en place un partenariat d'échanges de conseils et de dons ; y participent l'AEU et un spécialiste en mares, Michel Neff (bois de Vincennes), un chef d'atelier de jardinage, Nicolas Duchier, ainsi que l'école du Breuil. L'AEU a supervisé sa proposition de liste de végétaux et ajouté quelques plantes. L'objectif est d'attirer les oiseaux et faciliter leur nourriture, en vue de nidifications confortables, ainsi que de faire venir les insectes, abeilles et libellules aptes à restaurer la biodiversité urbaine dans ces lieux bouleversés par l'homme.

Les 300 plantes seront ventilées entre la mare (nénuphars dans l'eau), son pourtour, sur les berges en zone humide, et autour du platelage. Il y aura aussi des plantes mellifères pour insectes butineurs. Les poissons ne sont pas prévus, car ce sont des prédateurs de la flore aquatique !

Réservoir de biodiversité

Le réchauffement climatique a conduit la ville de Paris à créer de nouveaux réservoirs de biodiversité pour alimenter la flore et la faune, et pour favoriser la circulation des espèces via des corridors écologiques reliés entre eux et aux autres réservoirs de biodiversité aquatiques et terrestres.

Ces projets sont issus d'une consultation de deux ans auprès des citoyens, des politiques du Conseil de Paris, et des conseils d'arrondissements, ainsi que des associations partenaires de la Ville. Tous ces acteurs et les gestionnaires de parcs et jardins ont évalué le plan Biodiversité de 2011. À partir de ces données, ils ont bâti ensemble le plan Biodiversité 2018-2024. Des ateliers en mairies d'arrondissement, réunions, marches exploratoires, ont été organisés et une plate-forme a été mise en ligne « Madame la Maire, j'ai une idée ! ». Ce nouveau plan se ventile en 30 actions regroupées en trois axes : La biodiversité : dans une ville engagée, par et pour tous ; Tous acteurs et actrices, partout ; Penser la ville comme un atout de la biodiversité.

Entre périphérique, porte d'Orléans et cimetière de Montrouge, les promeneurs solitaires ou pas, entreront librement dans un Giverny miniature, et pourront y rêver au bord des eaux dormantes de la mare, en espérant que la fin du monde sera retardée par cette tentative de restauration de l'équilibre naturel.

Brigitte Solliers

Installation d'un rucher

Deux ruches ont été installées sous des arbres en avril 2019, en même temps que la création de la mare, pour favoriser l'écosystème du lieu. Philippe Gibert, de l'association Abeille francilienne, veille à appliquer la convention signée avec la mairie de Paris : entretien des ruches et animations avec l'association de l'Oasis de Koufra – jardin collectif –, ainsi que les écoles avoisinantes. Ce partenariat s'étend aussi avec les jardiniers de la Ville de Paris. Des permanences sont prévues à partir de la mi-juin 2019 tous les quinze jours, les samedis matins. Actif sur plusieurs ruchers, Ph. Gibert pousse un cri d'alarme : le frelon asiatique menace actuellement au moins les ruchers des Grands voisins et de Sainte-Anne... À surveiller donc !

L'art des toits

Au cœur des travaux de démolitions et constructions à Montparnasse, le 32e salon des Peintres et Sculpteurs Témoins du 14e porte son regard cette année sur l'art des toits. Il a de quoi réjouir les fidèles du Salon de la galerie du Montparnasse, les curieux et toiturophiles attentifs au thème choisi par les 20 exposants. Ils sont partis à la découverte des toitures caractéristiques de l'arrondissement, parfois de Paris.

Le visiteur peut grimper avec les yeux jusqu'à ces toits dessinés, peints, sculptés, suivre le jeu de piste de toits en toits, en deviner la localisation, voir sous un autre aspect ces toitures de zinc, tuiles ou ardoises. Mais aussi constater les plus récentes, arrondies en coupoles, dômes et rotondes, plates en terrasses et jardins, ou mini piste d'atterrissage peu utilisée, ou encore s'inquiéter des herses, des râteaux, antennes, paraboles et pics qui les hérissent. Il y a tempête dans le ciel. Au fil des ans, selon les nécessités et les modes, les toits s'imbriquent, se juxtaposent, s'alignent, se tournent le dos, s'étouffent entre plus gros, plus hauts, plus lourds. Que sont devenus nos toits d'antan ?

Grâce à Napoléon III et au baron Haussmann, Paris devint au milieu du XIXe siècle, capitale du zinc et de la lumière, celle qui pouvait enfin filtrer des toits, s'échapper des lucarnes, entre les colliers de cheminées d'argile. Avec l'ardoise, ces matériaux étaient peu chers, faciles à découper, souder et installer. Il y avait de la légèreté dans l'air, les charpentes étaient plus fines, le curieux œil de bœuf élargissait l'espace. Chaque arrondissement a profité du vent moderne de l'époque, devenu classique. Des sous-sols aux mansardes, Paris poursuit ses transformations.

Ainsi, la vision personnelle de chaque exposant du Salon de juin, travaillée sur le motif ou d'après photos, s'ajoute à celles d'artistes de renom ayant conjugué leur savoir faire avec celui moins connu mais tout aussi talentueux, des ouvriers du bâtiment, charpentiers, couvreurs, zingueurs. Une façon d'ajouter une petite pierre au projet d'inscription au Patrimoine mondial de l'Unesco, des toits parisiens... Celui de Notre-Dame de Paris, amputé par l'incendie de ce 15 avril, prémonition des dessins de Victor Hugo ? a inspiré quelques-uns d'entre nous, laissant à jamais une douloureuse trace dans nos pages.

Marie-Lize Gall

Galerie du Montparnasse, 55, rue du Montparnasse, 18 au 30 juin de 12h à 20h. Nocturnes les 21, 22, 28 et 29 jusqu'à 23h. Vernissage 20 juin 18h30.

Le Jardin des Couleurs cultive les différences

Au milieu de la nouvelle promenade plantée le long de la rue des Arbustes, un jardin partagé renaît de ses friches.

En 2003, à l'initiative du conseil de quartier, le Jardin des Couleurs s'implantait sur le terrain de boules à l'abandon, dans le square Auguste-Renoir, une longue allée plantée sur le tunnel de la petite ceinture, entre les rues Losserand et Didot. Il rejoignait ainsi le réseau des jardins partagés parisiens. La soixantaine de pionniers a vite accueilli de nouveaux jardiniers en étendant sa surface de culture. Actuellement, l'association Jardin des Couleurs compte 75 participants et gère une liste d'attente (environ 40 candidats). Elle anime aussi le jardinet du square du Chanoine-Viollet, à la croisée des rues Didot et du-Moulin-Vert.

Maillon de la vie locale

La charte Main Verte, commune à une centaine de jardins de la Ville de Paris, permet de mutualiser leurs efforts et leurs moyens. 102 jardins partagés étaient répertoriés en 2013 dont 91 actifs et 11 en projet, dont les surfaces couvrent entre 50 et 2000 m². Le 14e arrondissement en compte onze. « Le jardin partagé est un espace vert cultivé et animé par les habitants. C'est un lieu de vie ouvert sur le quartier qui favorise les rencontres entre générations et entre cultures. » indique la Ville. Le jardin des Couleurs se distingue par ses pique-niques occasionnels et ses fêtes annuelles car il a le partage comme ligne directrice.

Imaginée en 2012, et annoncée pour septembre 2017, la réalisation du chantier de la promenade plantée s'est étirée en longueur. Le projet initial prévoyait de reconfigurer le sol sur un hectare pour y recréer de nouveaux espaces et de l'agrandir en occupant l'ancien parking de l'hôpital Broussais. Les jardiniers qui avaient abandonné leur terrain aux engins de chantier ont dû redoubler de patience. Aux premiers jours du printemps, ils ont retroussé leurs manches pour aménager le local à leurs frais, dessiner les parcelles, implanter les bacs à compost... et tirer au sort les attributions de parcelles. Claude le charpentier rêvait de salades, de tomates et de romarin : « Quand la retraite est arrivée, je voulais retrouver le jardin de mon enfance. Quelle chance d'avoir une parcelle à deux pas de chez moi ! ».

Rénové et adapté

Dans le terrain restitué après les travaux, 20 % de surfaces supplémentaires ont été gagnés. Cela a permis d'implanter huit mètres linéaires de bacs pour personnes à mobilité réduite. « Le conseil de quartier avait financé, en 2009, le premier bac pour personnes à mobilité réduite » rappelle fièrement le président Jean-Pierre Rogemont. « Nous accueillons les jeunes autistes de l'ESAT Les Colombages, les jeunes de l'hôpital de jour souffrant de troubles psychologiques et aussi toutes personnes à mobilité réduite ou non-voyantes » précise-t-il.

Dans la perspective de la rénovation, les responsables avaient transmis leurs consignes pour que de larges allées facilitent les déplacements des fauteuils, que les points d'eau soient abordables et que le local collectif soit trois fois plus grand que l'ancien. Ils ont aussi obtenu qu'un sanitaire public soit implanté à proximité, à l'intention des promeneurs et des jardiniers.

Réanimation le 21 juin

Géré par ses usagers, le jardin des Couleurs s'impose comme un solide maillon de la vie locale entre Didot et Porte-de-Vanves : outre les collaborations avec les structures d'aide aux personnes handicapées, des liens constants sont tissés avec l'amicale des locataires des immeubles voisins, le centre social de la rue des Mariniers, le centre d'animation Maurice Noguès, avec la crèche des Mariniers et l'épicerie solidaire La Panaméenne qui pourraient leur confier leurs déchets végétaux.

© Alain Goric'h

Aujourd'hui, 86 parcelles d'environ 3 m² sont partagées entre les jardiniers, et sept autres parcelles sont mises à la disposition d'associations du quartier et de groupes de personnes handicapées. Un espace a été préservé pour les semis de l'association Graine de Quatorzien. Autre nouveauté : les consommations d'eau et d'électricité, désormais à la charge des adhérents, seront réparties selon les usages de chacun. La municipalité présente aujourd'hui cette nouvelle allée plantée comme : « Une épine dorsale du nouveau quartier, véritable jardin ouvert parsemé d'espaces de détente ou d'activités pour tous ». Sans attendre l'inauguration officielle du 15 septembre, le jardin des Couleurs fêtera sa réanimation le 21 juin, lors de la fête de la musique.

Alain Goric'h

MEP_123_BAT.indd 4 15/06/2019 21:10

Jardin collectif et associatif l'Oasis de Koufra

Dans la trame verte du square Serment de Koufra, se trouve un jardin nommé l'Oasis de Koufra, géré par une jeune association depuis la signature de sa convention avec la Ville de Paris en octobre 2017. Un de ses charmes est qu'il n'a pas eu recours à des parcelles individuelles bien délimitées : c'est un jardin collectif et non pas partagé. Les militants de l'association ont lancé leurs activités dans l'esprit de la charte Main verte de 2003. À l'entrée, deux pancartes informatives : la première renseigne sur l'association et la seconde sur un projet retenu dans le cadre du budget participatif 2015 « Cultiver en ville ». Un important réservoir d'eau, des tuyaux d'arrosage, y compris un goutte à goutte, une cabane à outils, un broyeur de feuilles mortes facilitent le travail. Les systèmes de culture en vigueur sont la permaculture, l'agroécologie et l'agroforesterie, ainsi que l'agriculture sauvage. Les techniques sont le semis direct, le paillage et l'absence de travail des sols, le couvert permanent, sans recours à un intrant chimique. Y poussent des légumineuses, céréales, divers légumes, plantes odorifères, des fleurs sauvages : phacélie pour attirer les abeilles, et bourraches aux fleurs bleues comestibles pour attirer papillons, insectes pollinisateurs et abeilles. Les adventices croissent indépendamment de tout ensemencement par l'humain qui se repose sur l'action des oiseaux et du vent, et en dehors de leur habitat originel. De jeunes poiriers et pommiers ont été plantés en espalier.

L'association d'une vingtaine de membres environ se réunit, deux ou trois fois par an, en plus de l'assemblée générale. L'aînée des membres a environ 80 ans et dispose d'une parcelle surélevée pour son confort. Des ateliers de jardinage sont organisés tous les mercredis et samedis 11-13h en hiver, les mercredi et samedi de 15h à 17h en été, voire 17h à 19h si fortes chaleurs. Tous les deux mois, on récupère le compost du jardin en face de la mairie, donné par une autre association. Au premier anniversaire du jardin, chacun s'est régalé avec la production locale, dûment cuisinée. Avis à la population : les vingt membres seraient ravis d'en accueillir de nouveaux.

Brigitte Solliers

© Brigitte Solliers

Promenade de santé

● Visite commentée dans les espaces verts de la cité hospitalière Paris-Saint-Joseph.

Suite de la page 1

La nature au travail

« L'effectif est passé de trois à un seul jardinier. Avec les pelouses, l'entretien est réduit. Autrefois, on produisait 10 000 fleurs par an. Maintenant on fleurit surtout les abords de la chapelle. Elles proviennent de serres de Ballainvilliers en Essonne et les vivaces de la région d'Angers ; les arbres, d'une pépinière près de Goussainville, dans le Val-d'Oise. L'arrosage est automatique à 90 % pour une meilleure gestion de l'eau. On le lance la nuit pour éviter l'évaporation et ça ne gêne personne. » Ponctuellement, Lionel Laurent reçoit l'aide de deux employés d'un établissement médico-social du Kremlin-Bicêtre.

« Maintenant, je vous emmène vers des espaces réservés au personnel de l'hôpital, à proximité de mon bureau et des ateliers. » Mon guide veille à me faire suivre le parcours piéton entre les bâtiments les plus récents et me conduit vers un parc : sur une vaste pelouse, un massif courbe de lavandes en fleurs et une charmille en arc de cercle. Les enfants de la crèche bénéficient d'une aire de jeux « sur de la vraie herbe avec des pâquerettes ! », abritée d'un magnifique saule pleureur qui fait office de parasol. En bordure de la pelouse, un fouillis de coquelicots et de pavots. « On a fait un semis de fleurs sauvages et on laisse faire la nature ! La conception des jardins a évolué dans le bon sens, avec plus de diversité. Quand j'ai commencé, il fallait tailler des kilomètres de haies de troènes ! Les pelouses étaient interdites. Le gazon supporte qu'on s'y allonge. Autrefois, on pouvait croiser davantage de malades, notamment en séjour long pour la rééducation en orthopédie. Maintenant, il y a aussi des riverains qui viennent profiter du jardin. Comme jardinier, je suis content de voir qu'il est vivant ! ». Sur la façade d'un bâtiment délaissé, du lierre grimpe à l'assaut des étages.

Françoise Cochet

Portrait d'une poétesse, Jacqueline Persini

● Des poèmes pour petits et grands.

Parmi les artistes de notre arrondissement, nous sommes plus familiers des peintres que des poètes… Pourtant, rue Daguerre, il en est une qui lit, écoute, regarde, relit et, une fois l'inspiration venue, écrit de la poésie, sous forme de textes souvent courts, très rarement en vers.

Longtemps psychanalyste, Jacqueline Persini a cessé cette activité en 2004 pour se consacrer entièrement à l'écriture : « Écrire des poèmes, c'est me déplacer des choses vives, coupantes, du temps et de la mort ». Au départ, un désir de dire la vie ; pour cela, aller cueillir des mots ailleurs, sur des sentiers détournés, « déposer en eux un peu de ce qui m'appartient ou de ce que j'ignore ». La préparation de l'écriture est bien plus longue que l'écriture elle-même. Les mots et les rythmes qui apparaissent vibrent et provoquent ensuite le jaillissement du poème, qui peut être très rapide. L'inspiration varie ; en ce moment, sa source principale est René Char, que Jacqueline Persini relit beaucoup.

Dans leurs bruits de langue
Les cascades conservent
Tous les dialectes de la terre
Complices des morts et
Des étoiles qui naissent
Poème extrait de *Cascades et Séquoias*

Mais il ne suffit pas de mettre sur le papier (obligatoire avant l'ordinateur), il faut aussi assembler les poèmes, donner un fil et une cohérence à ces mots, surtout pour répondre aux exigences des éditeurs. Et la plupart de ses textes, à l'attention des enfants ou des adultes, sont accompagnés par des illustrateurs, artistes à la collaboration fidèle : le peintre Pierre Delcourt, par exemple, ou le dessinateur et concepteur de livres d'artistes Dominique Deboffle pour la littérature enfantine (cf. *La Page* n°110). Le but ultime est de publier, car publier, c'est partager.

Partager la poésie

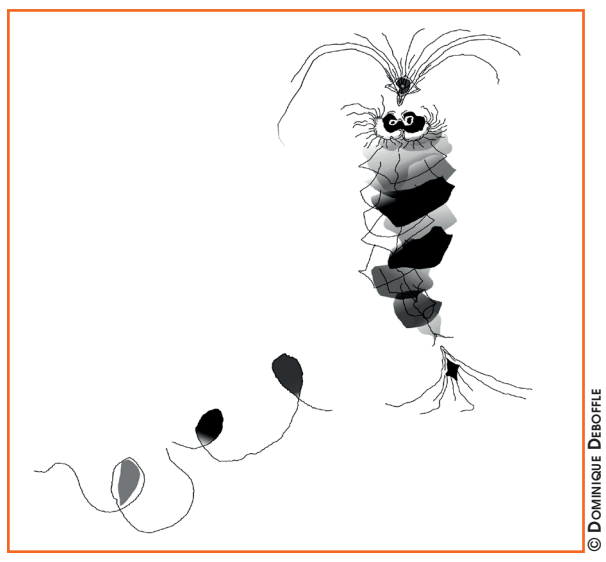
Écrire ne suffit pas au poète. Jacqueline Persini participe au comité de rédaction de la revue *Poésie Première*, qui va recevoir en juin le prix européen Cassiopée 2019* ; elle y publie les œuvres d'autres poètes, mais pas les siennes pour lesquelles elle collabore avec une petite dizaine d'éditeurs spécialisés (L'Harmattan, Ficelle, Pippa, Unicités, et Soc et Foc pour la jeunesse, entre autres).

Membre de l'association Lire Faire lire, elle participe une fois par mois à une séance de lecture de poèmes à l'Ehpad de Montsouris ; elle aime y voir des petits (cinq à dix ans) qui viennent l'écouter ensemble, avec les personnes très âgées. J. Persini initie aussi à cette lecture de littérature contemporaine, à la bibliothèque Georges Brassens, des bénévoles qui vont ensuite lire contes et poèmes aux enfants des écoles. Les interventions à haute voix sont pour elle parfois aussi nécessaires que la rédaction. Et dix de ses poèmes ont été mis en musique lors d'ateliers de l'association des Ecrivants chanteurs du 14e arrondissement. Elle participe aussi à des sessions de formation pour les animateurs de la Ligue de l'enseignement et pour ceux de l'Union nationale des associations familiales, souvent éloignés de la littérature contemporaine pour la jeunesse.

Plaisir de jouer avec les mots : ses livres pour enfants sont des bijoux aux titres évocateurs (par exemple, *Poèmes à queues de fourmis*), à mettre dans les mains délicates de ses petits enfants et d'autres. Ainsi *La chenille* :

une chenille déménage
aime changer de place,
sans tapage écrase
quelques vers endormis.

aux toussotements des herbes
aux gestes des racines
elle prend goût chaque jour
à l'infini plie ses genoux


© Dominique Deboffle

Les œuvres pour adultes font souvent alterner poésie et prose, elles partent de sa vie personnelle et de son expérience de psychanalyste, témoignent d'une volonté d'échapper au temps et à la mort. Le poète peut, dans l'instant « jubiler avec la vie encore là ».

Françoise Salmon

*prix décerné par le Cénacle européen francophone poésie, Arts et lettres.

Des kiosques tout neufs, mais pas tous…

Lors d'une récente réunion d'équipe de *La Page*, nous parlions des fermetures temporaires de kiosques de notre arrondissement, destinées à moderniser et améliorer le confort des kiosquiers.
Selon les dates de travaux, cela pénalise plus ou moins ces commerçants qui se retrouvent en chômage technique, ainsi que leurs clients, obligés d'aller parfois beaucoup plus loin pour trouver le journal de leur choix.
Mais c'est parfois plus long que prévu, voire très compliqué !
En témoigne le kiosque Mireau, rue du Départ (devant le cinéma Gaumont-Parnasse) qui a fermé le 22 février et devait rouvrir le 26 mars sous une forme nouvelle ! On ne voyait pas trace de travaux, à peine un trottoir un peu défoncé…
Et puis, le 18 avril, le kiosque a rouvert tel qu'au jour de sa fermeture : deux mois de fermeture imposée, pour rien, sauf que la réglementation parisienne exige que tous les kiosques soient refaits et qu'il faudra bien trouver une solution !
L'explication ? Mediakiosk n'est pas propriétaire du sol ni du sous-sol parisiens. Les nouveaux kiosques reposent sur une dalle plus lourde que celle des précédents. Et les ingénieurs se sont succédé pour examiner ce trottoir de Montparnasse très encombré : un avis négatif a été émis par le chauffage urbain, comme quoi un kiosque nouvelle manière fragiliserait le sous-sol ! Pas question de prendre un risque.
Pour la suite, Martine, gérante du kiosque, a des idées : elle échangerait bien son emplacement pour s'installer juste devant la sortie du métro.
En attendant, elle a repris le dernier numéro de *La Page* avec enthousiasme et nous l'en remercions.

Françoise Salmon

Une révolution dans l'atelier de Miguel Cisterna

Au 7, allée du Château ouvrier, c'est la révolution printanière. Miguel Cisterna a choisi d'emprunter à toutes les techniques étudiées au cours de son double cursus Beaux-Arts et Arts décoratifs, stages et expériences artistiques au long cours, précédemment consacrés à la broderie d'art (cf. *La Page* n°102). Surprise, vous allez pouvoir découvrir ses nouveaux tableaux au cours des journées d'ouverture des ateliers d'artistes du 14e arrondissement, « Les 14'Arts », les 29 et 30 juin 2019, entre 12h et 18h30.

Fidèle à son goût affirmé, d'intensité dense, Miguel Cisterna nous livre sa veine abstraite en diversifiant et croisant sa palette de techniques : certes, la broderie d'art contemporain participe à des paysages style art urbain, à tendance abstraite. Cependant, il évite avec bonheur l'écueil de l'imitation servile de l'art urbain. En outre, il reprend le pinceau et la peinture acrylique en recherchant des effets de matière, purs et durs comme un diamant noir. Le recours à d'autres techniques que la broderie, en mixant peinture et parcelles de textiles fait vibrer la curiosité des découvreurs de sa nouvelle période. Ces derniers y trouveront aussi quelques tableaux figuratifs témoignant de sa maîtrise de la peinture et du registre classique.

© Miguel Cisterna

Brigitte Solliers

MEP_123_BAT.indd 5 15/06/2019 21:10

La rue Pernety sans mégots

●Apparition des «chapotelets».

Haro sur les mégots ! Le conseil de quartier Pernety a mobilisé le samedi 18 mai sa commission Propreté pour participer à l'opération parisienne « Rue sans mégots », déclinée dans le 14e par Carine Petit, maire de l'arrondissement, et Sylvie Lekin, adjointe chargée de la voirie, des déplacements et de la propreté. Une demi-douzaine d'habitants et quelques employés des services de la propreté (plutôt des cadres que des ouvriers) ont ramassé, dans la rue Pernety, 5 000 à 6 000 mégots en une heure, de la rue Didot à la rue Alain. Il est temps de nous mobiliser pour régler ce problème public, comme nous avons su le faire pour les crottes de chiens.

De nouvelles poubelles pour les fumeurs

Paris, ville de voyage et de passage, accueille plus de 3,6 millions de déplacements piétons par jour. Résultat : 10 millions de mégots finissent sur nos trottoirs à la fin de chaque journée. Un filtre laissé à l'abandon pollue durablement 500 litres d'eau s'il tombe dans les égouts via le caniveau, et il se décompose totalement au bout de 25 années. Ce problème écologique commence à être pris en compte par la Ville… et les Parisiens ! En 2017, le projet n°15 du budget participatif (intitulé « VillePlusPropre ») a programmé une politique spécifique au ramassage des restes de cigarette. Depuis, les services municipaux de la voirie et ceux de la propreté ont travaillé sur trois axes : communiquer et éduquer pour changer les mauvaises habitudes, proposer un nouveau mobilier urbain de collecte pour attirer l'attention des fumeurs et recycler les mégots récupérés. Ceux-ci ne sont pour l'instant que des déchets, pour les valoriser en ressources utiles une collecte particulière doit être organisée. Pour cela, des réceptacles dédiés sont installés mais les expériences passées ont montré que l'accompagnement du changement par la pédagogie est essentiel, faute de quoi les nouveaux moyens ne sont pas utilisés à bon escient.

© Rémi Velez

Les Quatorziens découvrent les «chapotelets»

C'est à ces fins que « Rue sans mégots » a été organisée avec tous les arrondissements, hormis le 1er et le 9e. À chacune des deux extrémités de la rue Pernety, les services de la Ville ont installé deux nouveaux mobiliers urbains : les « chapotelets », tout rouge, voyant au possible mais complètement vides. Rien ne permet de comprendre qu'ils servent à déposer les mégots. Ces sortes de chapeaux rouges en forme de tête de lampadaire sont fixées au sommet des poteaux de séparation du trottoir et de la voirie (chapeau et potelet font « chapotelet »). Sans signe distinctif, il est peu probable que les fumeurs comprennent qu'on les invite à jeter leurs mégots dans les fentes peu visibles. Il manque une signalisation claire indiquant aux fumeurs que ces chapeaux rouges sont des cendriers.

Mieux faite, la nouvelle corbeille à mégots, posée devant l'arrêt de métro Pernety, est effectivement utilisée mais a été transformée en poubelle pour mouchoirs et tickets de métro. Une fois encore, rien n'informe que cette poubelle est réservée aux cigarettes. Ces mauvais usages du matériel de collecte sont fréquents. Le samedi 18 mai, Sylvie Lekin m'a rappelé que l'agrandissement des corbeilles de rue a été rapidement abandonné après que certains habitants les avaient remplies avec des déchets ménagers pour alléger leurs conteneurs d'immeuble. Quoi qu'il en soit du bon usage des corbeilles à cigarettes, les mairies ont commencé bien trop tôt la collecte : les mégots seront incinérés car le recyclage est loin de pourvoir débuter. En effet, l'appel d'offre pour sélectionner l'entreprise subventionnée n'est pas encore lancé.

Néanmoins, tous les participants à cette action ont manifesté leur entière satisfaction d'y avoir contribué. Et de nombreux passants se sont arrêtés au stand dressé par la mairie en face de l'entrée du métro, pour se voir offrir un cendrier de poche en aluminium. Celui-ci permet de conserver sans odeur les restes de cigarettes avant de rentrer chez soi les jeter. La commission Propreté du Conseil de Quartier Mouton-Duvernet est venue en spectatrice afin de préparer la même opération pour la rue Daguerre.

Rémi Velez

© Christine Sibre

C14-Paris

●Un salon renouvelé pour promouvoir les artistes de la céramique.

Après 15 ans, le salon Céramique 14 se transforme et devient C14-Paris. Une mutation qui affiche une volonté de s'orienter plus radicalement vers l'art contemporain. Pour les responsables du salon, la céramique est trop souvent cantonnée à son aspect technique. On interroge le céramiste sur la température de cuisson de ses pièces ou la fabrication de ses émaux. Jamais on ne demande à un peintre quel type de pinceau il utilise. Pourtant les œuvres en céramique sont l'objet d'une démarche tout aussi élaborée et beaucoup de plasticiens viennent à la céramique après d'autres pratiques. Il s'agit donc de lui donner ses lettres de noblesse et d'ouvrir l'horizon des artistes en les mettant en contact avec des collectionneurs, des galeries, des commissaires d'exposition et des lieux de résidence.

Pour créer cette nouvelle identité, le salon est conduit par deux artistes confirmés, Laurence Crespin, habitante du 14e et Patrick Loughran et deux commissaires d'expositions. Frédéric Bodet, également habitant de l'arrondissement, a travaillé au Musée des Arts décoratifs et a été chargé des collections contemporaines à la Cité de la Céramique de Sèvres. Stéphanie Le Follic-Hadida, docteur en histoire de l'art, vice-présidente de l'Académie internationale de la Céramique, se consacre à la muséologie. À leur actif, des expositions prestigieuses comme le parcours Céramique en 2010 ou la Biennale internationale de Céramique de Châteauroux.

Une sélection exigeante

Plus de cent candidats pour 29 exposants sélectionnés sur dossier, les critères déterminants étant, outre la qualité des œuvres, leur dessein artistique général et leur projet particulier pour le salon. Les artistes s'engagent à ne pas exposer en parallèle en Île de France au cours des cinq mois qui précèdent le salon afin de surprendre les visiteurs et attirer les collectionneurs. Les œuvres exposées doivent être majoritairement en céramique mais peuvent contenir d'autres éléments.

En échange de cette exigence forte de la part des artistes, le salon s'engage à les accompagner dans le choix de l'installation et surtout à déployer tous les moyens nécessaires dans la communication de l'événement, à en faire une vitrine aux yeux des galeristes, des collectionneurs et du public. L'association souhaite que le salon aide les artistes et la céramique à intégrer pleinement le monde de l'art contemporain. Deux prix sont accordés dans cet esprit. Le prix du jury donne droit à une exposition dans une galerie, un sponsoring chez le fournisseur Ceradel et un mécénat Baillet (terre). Pour le deuxième prix, une résidence d'une durée de 50 jours est offerte par Keramis, espace d'art et de création dédié à la céramique à la Louvière en Belgique.

Le budget du salon est très serré. La subvention de la mairie de Paris est en baisse depuis deux années consécutives, baisse heureusement compensée par la mairie du 14e qui est attachée à cet événement sans pour autant s'immiscer dans les choix. Les responsables sont à la recherche d'autres sponsors. Un dossier est déposé à la Direction régionale des affaires culturelles mais rien n'est gagné. Sur le plan pratique, le salon sera cette année amélioré avec un emplacement réservé à l'accueil au rez-de-chaussée. Rendez-vous donc du jeudi 3 au dimanche 6 octobre à l'Annexe, 12 rue Castagnou pour découvrir des artistes de tous pays : Suisse, Belgique, Italie, Canada... La liste des exposants sera annoncée sur internet.

Christine Sibre

Chambres avec vue

●Hébergement expérimental à Montparnasse.

Le musée Jean-Moulin – mémorial de la Libération a quitté le jardin Atlantique, au dessus de la gare Montparnasse pour s'installer place Denfert-Rochereau. Dans le cadre du projet urbain Maine-Montparnasse, le devenir de cet emplacement était une priorité pour la Ville de Paris. Celle-ci a très vite sélectionné une équipe de jeunes urbanistes, qui ont présenté leurs idées au groupe de travail *ad hoc* à la mairie d'arrondissement en avril.

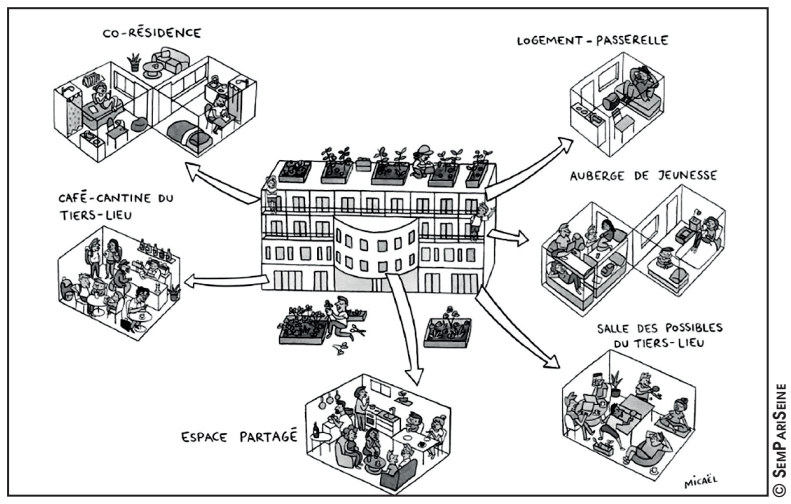
Une idée innovante

Déjà, l'an dernier, Carine Petit, maire d'arrondissement, exprimait son souhait de voir une auberge de jeunesse d'un nouveau style s'installer à côté du centre d'animation Montparnasse. L'idée existait aussi de proposer aux voyageurs en attente d'un train partant aux aurores un hébergement simple et peu onéreux. Finalement, il devrait y avoir au dessus de la gare un lieu d'hébergement à dimensions variables, du hamac au studio tout installé en passant par l'auberge de jeunesse classique. Les conditions de logement seraient elles aussi variables, de un jour à un an ! Utopie hôtelière ?

Oasis à tous les étages

Le projet, intitulé Oasis, prévoit de surélever le bâtiment actuel du musée avec un étage supplémentaire (au centre) et deux étages (sur les côtés), le tout en bois. Outre les divers modes d'hébergement évoqués, il y aura trois logements-passerelle, gérés par l'association solidarités nouvelles pour le logement (SNL). Le rez-de-chaussée sera en principe réservé à la restauration (café-cantine), au repos sans restauration et à des salles dites « des projets » ou « des possibles ». L'espace situé à l'arrière du bâtiment, le long des bureaux de la Caisse nationale de Prévoyance, qui ne sert actuellement que de fumoir venté aux salariés de la Sncf et de la Caisse nationale de Prévoyance, devrait devenir une vaste terrasse lieu de vie libre d'accès pour tous. Le centre d'animation Montparnasse n'est pas appelé à déménager ; sans pour autant en profiter pour s'agrandir, il va s'inscrire dans le cadre de l'Oasis. On peut espérer qu'il bénéficiera avec cette opération d'une notoriété et d'un accès plus favorables.

Le projet, dont la maîtrise d'ouvrage est confiée à SemPariSeine avec le constructeur ReiHabitat, ne sera bouclé qu'après concertation avec les habitants. En particulier, le problème des accès à ce lieu qui devrait être ouvert 24h/24 est loin d'être résolu puisque les grilles du jardin sont cadenassées la nuit, et la gare elle-même fermée à partir d'une heure du matin. Les idées, bienvenues, vont se heurter aux exigences politiques et techniques de sécurité !



© SemPariSeine

Oasis provisoire

Comme les travaux ne pourront commencer avant juin 2021, pour une ouverture fin 2023, le bâtiment actuel de l'ancien musée va être utilisé, à partir de l'automne prochain, comme lieu d'hébergement provisoire pour 60 personnes environ, avec un accompagnement social, dans le cadre de la politique parisienne d'amélioration de l'accueil des personnes sans abri. Cette mission a été confiée à une équipe de l'Armée du Salut qui négocie et travaille pour préparer au mieux ce nouveau lieu d'accueil dans un bâtiment qui n'a pas été prévu pour cela. Ce sera la première oasis du jardin Atlantique. Nous en reparlerons dans quelques mois.

Françoise Salmon

Les comptes de votre journal

L'association l'Equip'Page, qui publie *La Page*, a tenu son assemblée générale le 30 janvier 2018. La majorité des 20 membres sont des membres actifs, tous bénévoles. Ils fabriquent le journal, de l'écriture à la mise en page et assurent aussi sa diffusion. Les deux postes principaux des dépenses sont le maquettage et l'impression (80 %), les 20 % restant concernent la location de la salle du comité de rédaction, le courrier, site Internet, papeterie, assurances et frais bancaires. Les 6 193 euros de recettes proviennent pour 85 % des ventes (autour de 750 exemplaires par numéro, tous moyens de diffusion confondus), 15 % venant des dons (abonnements de soutien) et adhésions. Les ventes en dépôts (34 en activité) sont en forte augmentation : 1 376 exemplaires vendus en 2018, contre 800 exemplaires vendus directement par nous-mêmes. Nous avons en moyenne 180 abonnements par numéro, poste qui ne varie guère depuis plusieurs années. Après un déficit en 2017, nous dégageons pour cette année un résultat positif de 470 €. L'équilibre financier, indispensable à l'indépendance du journal, nous a contraints d'augmenter fin 2018 le prix du numéro en le passant à 2,50 € sans conséquence notable sur le volume des ventes. Il n'avait pas augmenté depuis 12 années.

Arnaud Boland

MEP_123_BAT.indd 6 15/06/2019 21:10

Hommage à François Heintz

Chacun sait l'attachement de François Heintz à *La Page*. Mon amitié pour François ne peut se limiter à nos relations dans ce journal mais il me revient de rappeler son entrée dans cette aventure qui aura marqué sa vie comme elle a marqué la mienne.

La Page : premier numéro en décembre 1988. Mais passons sur ces débuts. En octobre 1995, l'équipe est fatiguée, réduite : en bas de première page, nous lançons un appel aux lecteurs : à vous de jouer ! Nous organisons une réunion le 13 novembre. Et c'est là que François apparaît dans la vie de *La Page*. Jutta, son épouse, et Patrick Slifi, maquettiste d'alors, ont été obligés de le pousser pour qu'il vienne : François n'aime pas l'embrigadement ! Comme nouvelles, il y avait aussi Chantal Huret, Marie-Françoise Fourmont. Peut-être d'autres que j'oublie…

S'il n'aime pas l'embrigadement, nous n'aimions pas particulièrement les professionnels du journalisme. Et François l'était ! Au journal d'Aéroports de Paris ! Parenthèse : nous avons parlé d'ADP à l'hôpital il y a quelques semaines, scoop – François aussi est contre la privatisation.

Revenons à François : journaliste, certes, mais, comme disaient mes enfants, il ne se la pétait pas ! Et pas d'embrigadement de notre côté : *La Page*, journal farouchement indépendant !

Alors, tout s'est bien passé ! Dès le numéro 28, en janvier 1996, son nom apparaissait. Et dès le numéro 29, c'est son article qui faisait la une... Quand même...

Nous avons passé quelques années ensemble dans l'équipe. Il n'est pas nécessaire de mettre en avant ses qualités humaines : je suis certain que d'autres s'en chargeront ! J'ai quitté le journal pour cause de déménagement. Lui est resté jusqu'au bout ! Plus de 20 années d'engagement dans *La Page*, ce n'est pas rien !

François est parti. C'est à Jutta que je pense maintenant. Même si pour moi, c'était François et Jutta ! Ses cendres vont être dispersées dans la mer. En Normandie. Moi, ce sera en Bretagne. On se retrouvera François !

Bruno Négroni, co-fondateur de *La Page*

© Nicolas Mako

Arrivée dans l'arrondissement en 2012, j'ai rejoint l'équipe du journal en 2014, après avoir rencontré François lors d'une exposition de photos organisée par Michèle Maron au Fiap. Pour moi, François «régnait» sur les pages culturelles de *La Page* : peintres contemporains (Raymond Forestier) ou des grandes années de Montparnasse (Paula Modersohn-Becker), éditeurs cachés dans une petite rue du 14e (les éditions Alexandrine), grandes figures intellectuelles comme Stéphane Hessel, ou photographes encore méconnus (Anne-Sophie Grassin), François connaissait tout le monde et savait merveilleusement en parler. Il en avait d'ailleurs fait un joli livre, *Figures du Quatorzième*, présenté à la mairie en décembre 2017 lors d'une soirée animée par ses amis, dont la famille Navaï et Marc Havet. Il était aussi le soutien de la *revue Europe*, des artistes de son quartier, comme Corinne Beoust qui animait les immeubles de ses grands personnages… Il nous avait fait connaître Jean-Marie Chourgnoz, ancien peintre de la marine disparu il y a quelques mois. Lors des réunions de rédaction, François était très attendu pour ses choix de titres, ses jeux de mots et trouvailles littéraires.

Mais François s'intéressait à tout, il était un citoyen responsable, très vigilant quant aux conditions de circulation automobile dans l'arrondissement. Cosignataires d'une enquête, nous n'avions pas tout à fait le même point de vue sur la suppression des feux rouges du quartier Pernety ! Et l'un de ses derniers papiers dans *La Page* fut un billet d'humeur de piéton gêné par l'encombrement des trottoirs.

Françoise Salmon, présidente actuelle de l'Équip'Page

Bertrand Bellon, peintre, céramiste, poète et philosophe

● L'inaccessible étoile... de Don Quichotte à l'Homme qui marche.

La créativité de Bertrand Bellon, organisateur de l'exposition de Jaber Al Mahjoub (*La Page* n°122) où il lui a succédé en avril dernier galerie-atelier Gustave, 36, rue Boissonade, avait passionné la galeriste Alexandra Germain. Le mystérieux intitulé de l'exposition et de l'ouvrage* présenté à cette occasion, a attiré la curiosité des visiteurs. Bellon s'est prêté au jeu de l'entretien.

Un parcours atypique

«Au cours de ma vie professionnelle chaque rencontre fut une découverte, car il existe tant de manières de voir la même chose, de vivre le même monde et de les transformer. C'était l'occasion d'enrichir mon inspiration de cultures et de techniques différentes». On les retrouve dans ses œuvres peintes à l'huile, sur toile ou sur bois, dans les pages en accordéon de ses petits livres d'art. Chacun est une pièce unique illustrée de ses émotions au fusain, pastel, encre, sur ses poèmes ou les chansons de célébrités, tel Brassens.

Sa découverte au Maroc du travail de la terre et de ses décors, à l'âge de 15 ans, lui permet de se lancer plus tard dans celui du raku, ancienne technique japonaise tributaire des caprices du feu au résultat imprévisible. Le rituel était de fabriquer son bol, l'émailler et le cuire pour y boire le thé. Liée à la philosophie zen, cette démarche rejoint sa propre quête de l'inaccessibilité de la perfection.

Il explique, «je continue à explorer le monde de la création, l'impossible rêve de partir où personne ne part, pour atteindre l'inaccessible étoile». Vouloir transformer l'ordre des choses, prendre de la distance, s'envoler, se libérer, voici les célèbres tentatives auxquelles ses toiles se réfèrent, Don Quichotte, Icare, Giacometti avec son *Homme qui marche*, droit sur ses jambes, semblant voler dans les airs, Delacroix campant *La Liberté guidant le peuple* vers l'espoir d'un avenir meilleur. «Utopie que de vouloir atteindre l'inaccessible, mais cela reste une source d'espérances infinies» pour Thomas More.

D'un point de vue marocain jusqu'à l'universel

C'est cet espoir, titrant un chapitre de son ouvrage, qui a conduit Bertrand Bellon, né en 1945 à Meknès dans une famille de six enfants installée en France en 1960, à quitter en 2003 le confort de sa profession d'universitaire, pour s'adonner à sa passion, le dessin. Il l'avait appris dans l'atelier de son grand père Charles Bellon. Bertrand représente la cinquième génération de soyeux lyonnais, descendants d'une arrière grand-mère dentellière, tous artisans d'art spécialisés dans le dessin des soieries.

© Bertrand Bellon

Il revendique son parcours « de chercheur, d'éternel apprenti», alliant son esprit de géométrie à son esprit de finesse toujours en éveil, passant du rédactionnel de onze ouvrages et d'une centaine d'articles scientifiques, au doux laisser-aller pictural de l'impression, de l'émotion et du sentiment.

« Durant sept ans j'ai suivi des cours de dessin et peinture aux Beaux-Arts de Paris, travaillant surtout les arbres, la terre, la flore et les fruits.»

Les tons pastel se sont modifiés «J'ai bientôt ressenti le besoin de couleurs vives, éclatantes, telle la complémentarité du bleu et de l'orange, du jaune et du violet, ou du rouge tout simplement.» Cette vibrante palette de 30 huiles sur toile, 8 petits livres d'art, 20 céramiques en raku a mêlé les influences asiatiques et arabes aux racines européennes sur les cimaises, comme ce fut le cas depuis 2012 en d'autres galeries et musées en France et à l'étranger.

De nouveaux projets créatifs

Président de l'Association artistique et culturelle du Ratrait, Bellon organise des manifestations gratuites de musique, chant, théâtre, poésie. Le support classique des œuvres d'artistes de tous horizons, prend l'air de la rue, se prolonge en fresques habillant façades et murs, comme pour les abattre. «De par mes origines franco-marocaines, enrichies d'un patrimoine familial de cinq générations de créateurs, sur un chemin fait de voyages et d'échanges, je suis citoyen du monde». Figure reconnue de Ménilmontant, ses pinceaux circuleront aussi sur les murs extérieurs, pour accéder à un autre monde et le partager. Pourquoi pas celui du 14e arrondissement où il vécut durant six ans, y ayant aménagé son atelier-habitation rue de la Sablière, non loin de celui du *Marcheur* Giacometti tant de fois peint, et du nid de Brassens. Ses pas l'y conduisirent souvent, comme «plus tard avec mon épouse arrivée dans le 14e en 1961, ayant travaillé ensuite à Broussais auprès de deux professeurs.»

Ménilmontant, une autre patrie de l'art, est descendu jusqu'à Montparnasse pour le plus grand bonheur du public cosmopolite de la galerie Gustave, conscient que certaines étoiles sont encore accessibles.

Marie-Lize Gall

**L'inaccessible Étoile... de Don Quichotte à l'Homme qui Marche*

(Ed. Association du Ratrait) disponible à la galerie et sur - wwwbertrandbellon.org

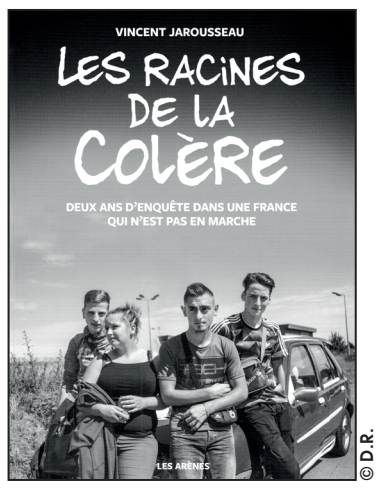
Les racines de la colère

● Deux ans d'enquête dans une France qui n'est pas en marche

La librairie La Petite Lumière était pleine ce 24 avril pour la présentation du dernier livre (1) de Vincent Jarousseau, ancien élu municipal du 14e. L'auteur observe depuis deux ans Denain, ville «emblématique de cette France que certains ont qualifiée de "périphérique", ni complètement urbaine, ni rurale, éloignée des centres de décision et des pouvoirs. Denain, c'est la France des plans sociaux, de l'abstention et du vote RN, des habitants qui s'organisent en une sorte de «contre société» attachés, pour certains, à l'enracinement social et familial, à des valeurs traditionnelles. «On est très loin du projet présidentiel d'En Marche et de ce qu'il valorise, à savoir la mobilité».

Il recueille les témoignages de plusieurs familles des classes populaires, dans une relation de confiance. «À travers cette série de portraits, j'ai voulu donner la parole à des personnes le plus souvent invisibilisées dans les représentations médiatiques, et ainsi montrer les fractures qui menacent notre modèle démocratique. J'ai tenté aussi d'interroger cette distorsion entre ceux qui possèdent le pouvoir et ceux qui éprouvent, à l'inverse, le sentiment d'en être dépossédés.

Certaines vies sont contraintes par le travail, comme celles qui doivent parcourir des centaines de kilomètres chaque semaine. Ils travaillent dans le bâtiment, les travaux publics, les transports et leur périmètre d'action est immense. D'autres sont circonscrites dans un champ plus restreint, mais la mobilité y est contrariée par différents freins : l'absence d'un permis de conduire ou d'un véhicule en état de marche ou des contraintes administratives. Enfin, il y a ceux dont les vies sont immobiles, cantonnées à la maison, à la famille, au quartier.» Il a tiré un roman photo de ces entretiens. Il travaille aussi avec quelques universitaires et avec le soutien du forum des Vies Mobiles, lui permettant de prendre du recul et de s'interroger sur l'injonction actuelle au changement et à la mobilité.



© D.R.

Un roman-photo illustratif des classes populaires

Les personnes interrogées, au hasard d'une rencontre ou par une chaîne de relations, sont illustratives des classes populaires d'une ville où le chômage, le taux de pauvreté et de mortalité sont très supérieurs aux moyennes nationales. Elles sont peu diplômées, ont des problèmes importants de mobilité et de coordination des modes divers de transport (train, bus, vélo, marche à pied, vieilles voitures), se heurtent aux bureaucraties administratives et aux réglementations. Certaines ont eu des vies cabossées (placement en foyer ou en famille d'accueil suite au décès des parents). Mais l'auteur n'en donne jamais une vision misérabiliste. Il montre leur courage, leur volonté de s'en sortir, les solidarités familiales et sociales.

Lors du débat, de nombreuses questions de la salle permettent à Vincent Jarousseau de préciser certains points sur la méthode et le fond. Il a présenté son livre à Denain à un large public et, notamment, à tous ceux qu'il a interrogés. Tout le monde s'est retrouvé dans les entretiens et a découvert, parfois, des parcours de vie similaires. Ils ont apprécié d'être reconnus, de figurer dans un livre. Pour l'auteur, le roman-photo est un genre littéraire en soi, accessible à tout le monde, jeunes et vieux, non rébarbatif pour les non familiers de la lecture. La seule critique a été celle de la maire de Denain, qui aurait souhaité que ce livre parle de ses projets urbanistiques d'aménagement de la ville.

Rendre compte de la colère, sans la juger.

À la question faisant allusion à son livre précédent (2) sur les villes votant RN et demandant si «vote RN et gilets jaunes même combat», Vincent Jarousseau répond que les deux livres essaient de rendre compte de la colère réelle des classes populaires, de leur manque de confiance dans les partis politiques et les diverses élites et qu'il cherche, lui, seulement à écouter et faire comprendre, sans se permettre de juger.

À propos des femmes, il précise qu'elles sont très présentes dans le livre. Elles sont le centre du foyer, cherchent à trouver du travail ou en retrouver, ne voulant pas donner à leurs enfants l'impression de rester seulement devant la télévision. Il montre aussi les avantages d'« une immobilité inclusive», riche de rapports sociaux. Son livre se termine par une lettre au Président de la République, laissée, pour le moment, sans réponse.

Les discussions ont continué longtemps autour d'un verre, pendant que l'auteur se prêtait volontiers au rituel des dédicaces.

Dominique Gentil

(1) Vincent Jarousseau, éd. Les Arènes, 2019, 164 p, 22 €.

(2) Valérie Igounet et Vincent Jarousseau, *L'illusion nationale. Deux ans d'enquête dans les villes FN*, éd. Les Arènes, 2017, 166 p., 22,90 €.

● Votre journal de quartier

Journal farouchement indépendant et sans subventions, *La Page* est publiée depuis 1988 par l'association de bénévoles L'Équip'Page.

Outre ceux qui ont signé dans ce numéro articles et photos, il y a des contributeurs invisibles, qui travaillent pour le site, qui cherchent l'information, ou qui corrigent.

En ce moment, l'Équip'Page recherche
– des vendeurs occasionnels pour accompagner des membres de l'équipe sur les marchés du 14e et vendre à la criée. Une expérience qui soigne la timidité !
– des responsables de dépôts ;
– des correspondants dans les différents quartiers de l'arrondissement.

Maquette : Carlos Sanchez Robredo

La Page www.lapage14.info fr-fr.facebook.com/lapage14 twitter.com/LaPage14

Entre deux numéros, des événements en cours sont sur www.lapage14.info

MEP_123_BAT.indd 7 15/06/2019 21:10

Agnès Varda, cinéaste de la proximité

● Une maison à la devanture lilas familière aux habitants de la rue Daguerre.

Agnès Varda a vécu, pendant 68 ans, rue Daguerre et nous a quittés le 29 mars 2019. Le 86, acquis en 1951, était un ancien atelier d'encadrement délabré, composé de plusieurs pièces en enfilade et d'une petite cour qu'elle affectionnait particulièrement, dans laquelle elle donnait la plupart de ses interviews. On pouvait y apercevoir un arbre et quelques fleurs qu'elle cultivait de ses mains. Au cours des années, cette maison s'est agrandie pour englober l'immeuble mitoyen du 88. En plus d'être son lieu de vie, elle était aussi le siège de sa maison de production, Tamaris film, créée en 1954 pour son premier film, *La pointe courte*, qui deviendra Ciné-Tamaris en 1975 pour produire son documentaire *Daguerréotype*. Chez la cinéaste, vie et travail étaient intimement liés. Agnès Varda, née Arlette Varda (elle aurait soi-disant été conçue à Arles) voit le jour à Ixelles, en Belgique, le 30 mai 1928 d'un père d'origine grecque et d'une mère française. En 1940, la famille fuit la guerre et s'installe à Sète. La guerre passe, une de ses amies sétoises épouse Jean Vilar. En 1947, il crée le festival d'Avignon et un an plus tard, Agnès Varda en devient la photographe officielle, activité qu'elle exercera jusqu'en 1960. C'est à Sète qu'elle tournera en 1954, *La pointe courte*, interprété par Philippe Noiret et Sylvia Monfort, comédiens de la troupe du festival. Comme elle n'aime pas qu'il y ait beaucoup de temps entre l'idée et sa réalisation, ses films sont souvent tournés dans des endroits qui lui sont familiers. Cela lui permet de commencer le tournage rapidement. Elle réalisera ainsi nombre de ses films dans le 14e, *Daguerréotype*, *Le lion volatil*, *Cléo de 5 à 7*. En 58, elle rencontre Jacques Demy alors jeune réalisateur ; il ne tournera *Lola*, son premier long-métrage qu'en 1960. Il s'installe rue Daguerre et elle l'épouse en 62. De cette union naîtra Mathieu en 1972. C'est en 1961 qu'elle réalise *Cléo de 5 à 7*, son film préféré, qui reste encore aujourd'hui, avec *Sans toit ni loi*, le plus connu de la cinéaste. Puis suivront, en 65, *Le bonheur* son premier film en couleur et *Les créatures* en 66, un échec commercial. En 68, elle part avec Demy aux États-Unis et tourne, *Black panthers* et *Lions love* une fiction sur les hippies.

Ma rencontre avec Agnès Varda

Ma première rencontre avec Agnès Varda s'est faite en 1977, j'étais venu aider pour quelques jours une amie, Sabine Mamou, qui travaillait sur les finitions du montage de *L'une chante l'autre pas*. Sabine sera en 81 la comédienne principale de *Documenteur*. Un an plus tard, je travaille de nouveau pour Ciné-Tamaris sur le film de Jacques Demy *Lady Oscar*, un film de commande produit par le Japon. En 85, Agnès Varda m'appelle pour travailler en tant que monteur son sur *Sans toit ni loi*. Comme souvent dans sa carrière, elle avait décidé de commencer le tournage très rapidement. Les conditions de travail étaient donc assez difficiles et les journées très longues. Parallèlement au montage, elle faisait son travail de productrice en cherchant des financements pour terminer le film et était donc très peu disponible. J'ai cependant le souvenir d'une femme vêtue d'une robe violette, avec cette fameuse coupe de cheveux au bol, pousser la porte de la salle de montage, munie d'un plateau avec du thé et des petits gâteaux. Agnès Varda c'était aussi cela, elle faisait des films comme elle faisait la cuisine ou le jardinage.

Du cinéma aux arts plastiques

En hommage à Jacques Demy, l'homme de sa vie, décédé en 1990, elle réalise trois films *Jacquot de Nantes* (terminé peu après sa mort), un docu-fiction sur son enfance, *Les demoiselles ont eu 25 ans* où elle revient sur les traces des *Demoiselles de Rochefort* et *L'univers de Jacques Demy*. Pendant sa longue carrière, elle réalisera de nombreux courts métrages et documentaires comme *Daguerréotype* en 1975 sur les commerçants de la rue Daguerre ou *Murs murs* à Los Angeles en 81 sur les fresques murales. En 2002 elle réalise un documentaire *Les glaneurs et la glaneuse*, sur une pratique datant du Moyen-Age, le glanage. Il s'agit de récupérer la nourriture jetée en fin de marché ou en fin de journée par les supermarchés. Ce film tourné avec une petite caméra numérique et monté par elle-même obtient un grand succès public et la relance. En 2003, elle entame une activité de plasticienne (elle préférait le terme artiste visuelle) à la Biennale de Venise avec une installation autour de la pomme de terre, *Patatutopia*. En 2008 elle transforme pour le tournage *Les plages d'Agnès*, un autoportrait, une partie de la rue Daguerre, Daguerre-plage en y apportant du sable devant sa maison. À la Fondation Cartier en 2006, elle compose une exposition *l'île et elle* autour de l'île de Noirmoutier, où elle avait acheté un moulin avec Jacques Demy. En 2018, elle installe à la galerie Nathalie Obadia une cabane composée de morceaux de pellicule 35 mm venant des copies d'exploitations de ses films. Au cours de sa longue carrière, Agnès Varda a reçu de multiples prix (lion d'or à Venise pour *Sans toit ni loi*, palme d'honneur à Cannes, Oscar d'honneur).

Le refus du psychologisme

« On est ouvert au hasard et le hasard apporte les choses » disait Agnès Varda. Dans la genèse de ces films, le hasard et l'improvisation ont toujours été présents. L'idée de son film sur les glaneurs lui est venue à une terrasse de café à la fin du marché Edgar Quinet, alors qu'elle regardait des gens ramasser des légumes laissés par les commerçants. De son métier de photographe, la cinéaste a gardé cette faculté d'observer, de capter le réel. Ses fictions comportent toujours une partie documentaire et inversement. Elle sait parfaitement sentir « l'air du temps ». Ses thèmes sont souvent en prise avec l'actualité : les marginaux, le féminisme, le cancer ou la récupération des déchets. Son regard est sans jugement moral et refuse tout psychologisme. « Comme filmeuse je suis morale, mais pas comme sociologue, psychologue… », disait-elle. Ce refus va s'exprimer en particulier dans *Sans toit ni loi* où la cinéaste avoue ne pas comprendre Mona (Sandrine Bonnaire) en rébellion contre la société.

« Je me suis vraiment placée quand j'ai fait ce film sur cette impulsion, le froid, la saleté, les espaces, Mona que je ne comprends pas. Et à partir de là j'ai vraiment essayé de travailler comme les peintres font sur le rendu, sur la texture, sur la matière même de cette chose-là que je racontais ».

© D.R.

Varda et la nouvelle vague

Agnès Varda, à la différence des cinéastes de sa génération comme Truffaut, Chabrol, Godard ou même Demy, n'a pas été baignée par la cinéphilie. Elle est issue d'un milieu « petit-bourgeois » chez qui la culture c'est la peinture, le théâtre ou la littérature. Contrairement aux cinéastes précités il y a peu de références cinématographiques dans ses films. Lorsqu'elle réalise son premier film, *La pointe courte*, elle ne connaissait rien au cinéma et c'est Alain Resnais, monteur du film, qui lui a indiqué d'aller voir une dizaine de films à la cinémathèque de l'avenue de Messine. Ce film produit avec « deux francs cinquante et qui a rapporté deux francs quarante » comme elle dit, deviendra le premier film de la nouvelle vague avant *À bout de souffle*, en 1960. Même si leur cinéma est très différent, Godard (dernier survivant de cette période) et Varda se rapprochent dans la manière de l'appréhender. Ils ont su s'adapter aux nouvelles techniques leur permettant de contrôler tout le processus de création d'un film et de le fabriquer chez eux. L'une dans le 14e, l'autre à Genève.

Arnaud Boland

Hommage à Zao Wou-Ki rue Didot

● Une fresque à l'initiative du conseil de quartier Didot-porte de Vanves.

Certains habitants du 14e l'ont connu, avec ses baskets maculées de peinture et sa blouse blanche sortant de son atelier de la rue Jonquoy pour aller au marché… Zao Wou-Ki, ce grand peintre de réputation internationale d'origine chinoise, disparu en 2011, a vécu plus de 50 ans dans notre arrondissement. Le conseil de quartier Didot/Plaisance/Porte de Vanves, pour lui rendre hommage, a déposé un projet de fresque dans le cadre du budget participatif, voté en 2016 par les habitants. Résultat : une fresque a vu jour sur le pignon du mur situé sur la placette à l'angle de la rue Didot et de la rue Jonquoy.

Un travail d'équipe

Pour réaliser ce travail, la mairie du 14e, qui a soutenu et contribué à la réalisation de cette fresque, a proposé de faire appel à GFR*, association qui « conçoit et produit des projets artistiques pluridisciplinaires dans l'espace public ». GFR a proposé trois artistes potentiels pour réaliser l'œuvre. Un groupe de travail, composé de membres du conseil de quartier et de la mairie, a choisi Fred Calmets. Le conseil de quartier a voulu aussi associer la fondation Zao Wou-Ki*, présidée par Françoise Marquet, l'épouse du maître, qui a soutenu avec enthousiasme ce projet.

Fred Calmets a proposé plusieurs esquisses qui ont été soumises au vote des habitants via une consultation par Internet. La fresque a été inaugurée le dimanche 12 mai en présence de nombreuses personnalités qui ont côtoyé Zao Wou-Ki, de la maire Carine Petit, de quelques adjoints et, naturellement, des habitants. Pour ces derniers était organisé, durant la matinée, un « atelier de médiation » destiné à faire découvrir l'œuvre de cet illustre artiste du 14e.

Jean-François Coffin

© Jean-François Coffin

* http://collectifgfr.com/ http://www.zaowouki.org
https://www.fredcalmets.com/

RETROUVEZ LE PROGRAMME DES CINÉ-CLUBS ASSOCIATIFS DE L'ARRONDISSEMENT SUR NOTRE SITE WWW.LAPAGE14.INFO

● Où trouver *La Page*?

***La Page* est en vente à la criée sur les marchés du quartier (alternativement à Alésia, Brancusi, Brune, Daguerre, Edgar-Quinet, Coluche, Jacques-Demy, Jourdan, Villemain), au parc Montsouris et dans les boutiques suivantes :**

Rue de l'Abbé-Carton
n° 51, La Table des Matières

Rue d'Alésia
n° 1, librairie L'Herbe rouge
n° 73, librairie Ithaque

Rue Boulard
n° 14, librairie La petite lumière

Boulevard Brune
n° 183, librairie papeterie Brune
n° 134, librairie presse

Marché Brune
Mbaye Diop, tous les dimanches à l'entrée du marché

Place Constantin Brancusi
n°4, boulangerie

Rue Daguerre
n° 61, bouquinerie Oxfam
n° 66, café Naguère

Rue du Départ
n° 1, kiosque Mireau

Rue Didot
n° 104, La Panaméenne
n° 108, Maryland
n°103, boulangerie

Rue du Général-Humbert
n° 2-4, Compagnie Bouche à bouche

Avenue du Général-Leclerc
n° 44, kiosque Liza
n° 71, kiosque
n° 94, kiosque Jean-Moulin

Rue de Gergovie
n° 41, De thé en thé

Avenue du Maine
n° 165, tabac de la Mairie
n° 84, kiosque Gaîté

Rue du Moulin-Vert
n° 31, librairie Le Livre écarlate

Rue d'Odessa
n° 20, librairie d'Odessa

Rue des Plantes
n° 38, tabac
n° 44, boulangerie

Boulevard Raspail
n° 202, kiosque Raspail

Rue Raymond-Losserand
n° 72, kiosque métro Pernety
n° 120, Au plaisir des yeux
n° 131, kiosque (angle bd Brune)

Avenue René-Coty
kiosque René-Coty

Rue Sainte-Léonie
n° 8, Le Moulin à Café

Rue de la Tombe-Issoire
n° 91, librairie

La Page
est éditée par l'association L'Équip'Page :
6, rue de l'Eure 75014.
www.lapage14.info – 06 72 48 43 39.
contact@lapage14.info
Directrice de la publication : Françoise Salmon
Commission paritaire 0623G83298
Impression : Rotographie, Montreuil. Dépôt légal : Juillet 2019

MEP_123_BAT.indd 8 15/06/2019 21:10